Deuxième année. N° 9 Dimanche 2 avril 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires; à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
CHARITÉ Que tous ne soient qu'un. VÉRITÉ
(Jean, XVII, v. 21.)

ABONNEMENTS
Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS
Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

LE SPIRITISME

Enseigné et combattu à la fois par la théologie romaine.

(8me article.)

Au second argument de Gottlob Paulus, le théologien objecte :

« II. — 1° Sans doute les anges n'ont pas des noms hébreux dans le ciel; mais s'ils apparaissent aux Hébreux, faut-il qu'ils se présentent sous des noms grecs ou arabes? D'ailleurs les noms des anges indiquent leurs fonctions et non leur nature, comme le prouve la signification même de ces noms. »

Cette réponse est identique à celle donnée par le Spiritisme à la théologie actuelle, qui croit nous embarrasser en se plaçant sur le terrain de l'identité des Esprits. On nous dit en effet que les Esprits qui se communiquent, pour mieux nous tromper, prennent des noms de personnes marquantes par leur savoir ou leur sainteté. Qu'importe le nom? C'est à la pureté de l'enseignement qu'on reconnaît la valeur et la pureté de l'Esprit, plutôt qu'au nom qu'il prend; enfin, s'ils se communiquent à nous, faut-il, pour nous donner confiance, qu'ils se présentent sous des *noms grecs ou arabes* qui nous soient inconnus? Ici encore une arme qui se retourne contre nos adversaires.

« 2° La question faite par Zacharie est moins d'un homme prudent que d'un homme qui n'a pas une foi entière; en effet, il avait reconnu l'ange; son trouble et sa frayeur le prouvent, et cependant il doute de ce que l'ange lui annonce, puisqu'il demande un signe à l'appui de ses paroles; ce qui fait que l'ange lui dit : « Vous ne pourrez plus parler jusqu'au jour que ceci « arrivera. »

« 3° Il faudrait prouver qu'en raison de l'éminente sainteté de Zacharie il ne fut pas dérogé dans cette occurence à l'art. 17 du chap. XXI du Lévitique; car, de ce qu'une loi prescrit une chose, on ne peut pas forcément en conclure que cette chose ait été faite. Au reste, les paroles de saint Luc (I, v. 23) : « Quand les jours de son ministère furent accomplis, « il s'en alla dans sa maison, » ne prouvent pas que Zacharie ait rempli jusqu'au moment de son départ les fonctions du sacerdoce, mais seulement qu'il resta dans le temple jusqu'à la fin de la semaine. D'un autre côté, nous ne voyons pas dans l'Évangile que pendant les neuf mois de la grossesse de sa femme, Zacharie soit retourné au temple, quoique, dans cet intervalle, sa semaine de service eût dû l'y rappeler, circonstance qui prouverait subsidiairement qu'en effet il avait perdu l'usage de la parole. »

Cet argument n'a aucun intérêt au point de vue du Spiritisme; nous le reproduisons seulement comme faisant partie de la discussion entre la philosophie et la théologie.

« III. — En vérité, dit Janssens, c'est montrer une grande vénération pour les Livres Saints, que de les mettre ainsi en parallèle avec les histoires fabuleuses de l'antiquité (celles de Cyrus, de Tullus Hostilius, de Jules César, etc., etc., citées par Paulus). La véracité des évangélistes est démontrée par trop de preuves pour qu'on puisse croire qu'ils aient mêlé le mensonge à la vérité.

« Notre adversaire avance que le chap. I de saint Luc, à partir du ỳ 5 jusqu'à la fin, et que le chap. II jusqu'au ỳ 39 sont un tissu de fictions; que tout cela a été d'abord fabriqué pour établir la parenté de saint Jean-Baptiste et de Jésus, puis inséré par saint Luc dans son évangile; mais saint Luc, par le ỳ 2 de son chapitre I, affirme qu'il tient tout ce qu'il rapporte de témoins qui ont vu et entendu, qu'il a tout examiné avec un soin scrupuleux, et qu'en conséquence, c'est une histoire conforme à toutes les règles de la critique que celle qu'il a écrite pour Théophile, à qui il voulait donner sur la religion dans laquelle il l'avait instruit tout ce qui pouvait former dans son esprit une pleine et entière conviction. Qui donc mérite d'être cru, Paulus ou saint Luc? »

Nous sommes encore sur ce point d'accord avec le théologien. Nous ajoutons plus de confiance à l'histoire écrite par saint Luc qu'à la solidité de l'argument du philosophe.

« IV. — S'il était vrai que les Orientaux exprimassent leurs pensées par des dialogues entre eux et les objets extérieurs, allégation démentie par l'histoire sacrée et profane, il faudrait en conclure qu'ils n'auraient pas le sens commun, puisqu'ainsi ils ne pourraient ni ne voudraient apparemment être compris de personne. C'est inutilement qu'on cite à ce sujet le colloque d'Ève avec le serpent (Gen. III),

---

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE

D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VI *(suite)*.

En Dalmatie, les Autrichiens faisaient aussi des progrès. Ils y avaient répandu des agents pour soulever le peuple et y avaient détaché quelques troupes. Outre plusieurs forts livrés par les Croates, le général Tomasitch s'était rendu maître de Knin, et la ville de Sebenico lui avait été remise par la garnison croate, après qu'elle eût assassiné son commandant. En même temps, la ville forte de Spolatro, sur le bord de la mer, se rendait aux Anglais.

Le 26 octobre, les ennemis s'étaient portés sur Palma-Nova, qu'ils commencèrent à investir. Ils poussèrent un détachement sur le bord de la mer, afin de s'emparer des forts qui défendaient la côte, entre les embouchures de l'Isonzo et de la Piave, et reliaient Palma-Nova avec la mer. Dans les premiers jours de novembre, ils étaient tous pris, à l'exception du fort de Gardo, qui ne fut investi que par terre, encore n'était-il pas serré de près.

Venise aussi voyait déjà paraître les troupes autrichiennes chargées de la bloquer. Grâce aux soins d'Eugène, cette place déployait un appareil formidable de défense et elle était abondamment pourvue de vivres; mais, malgré les efforts du vice-roi; la garnison, qui devait être de 12,000 hommes, resta de beaucoup au-dessous de ce chiffre.

La situation de l'armée d'Italie n'était pas satisfaisante : les divers combats qu'elle avait livrés et les maladies qui s'étaient mises dans ses rangs lui avaient fait essuyer des pertes sensibles; de plus, Eugène s'était vu dans la nécessité de l'affaiblir encore en envoyant des troupes dans Venise et dans Palma-Nova. Il avait, il est vrai, reçu quelques renforts, mais ils n'étaient pas suffisants pour remplir les vides. Une plaie, pour laquelle il n'avait pas de remède, commençait à faire de grands ravages dans son armée : les soldats italiens, levés dans les départements qu'il découvrait en se retirant, désertaient en foule, et les agents de l'Autriche prenaient à tâche d'accroître la contagion de ce funeste exemple. La mutilation des cadres, qui ressortait de toutes ces causes, entravait les manœuvres; pour y remédier, Eugène donna une nouvelle organisation à son armée. Il la divisa en deux lieutenances, flanquées chacune d'un corps détaché; l'un de ceux-ci fut commandé par le général Monfalcont, et l'autre, celui de gauche, fut mis sous les ordres du général Gifflenga. Le prince se trouvait à la tête d'environ 37,000 hommes, qu'il répartit dans diverses positions.

Radivojevitch s'avançait alors sur l'Alpon, tandis que le général Hiller commençait à déboucher par la vallée de la Brenta. La contenance de l'aile gauche autrichienne faisait supposer qu'elle attendait sa

puisque, d'après le texte très clair de Moïse, ce colloque a réellement eu lieu entre Ève et le serpent, et ne s'est pas seulement passé dans l'imagination de la mère des hommes. »

Sur la question du serpent tentateur nous avons déjà formulé notre opinion, appuyée sur celle du P. Lacordaire et celle de l'Esprit de Lamennais. Pour nous comme pour ces hommes avancés dans la voie du progrès, par rapport à la corporation à laquelle ils appartenaient, le mot *serpent* n'est qu'une figure qui indique l'ordre ou la fonction des mauvais Esprits, aussi bien que le nom d'*anges* indique les fonctions des bons et non leur nature. C'est ce que nous enseigne lui-même plus haut le théologien Janssens, qui est entraîné dans sa démonstration par la lettre, plutôt que par l'esprit du premier livre du Pentateuque.

Nous rappellerons à ce sujet ce que disait l'Esprit de Lamennais, dans une communication que nous avons publiée l'année dernière : La Femme a horreur du serpent. Comment supposer que le serpent qui, dans l'esprit de l'Église, est l'incarnation du Démon, pouvant prendre aussi bien la forme de la colombe ou de l'agneau plus propre à séduire la première femme ait été assez mal avisé pour revêtir l'enveloppe repoussante d'un animal qui ne pouvait lui inspirer qu'horreur et dégoût?

« V. Paulus, dans son argument psychologique, ne suppose pas les hommes tels que la nature les a faits, mais tels que les lui présente son imagination échauffée. Assurément, si les hommes tout entiers absorbés en eux-mêmes, c'est-à-dire plongés dans une profonde extase, croient voir et entendre ce qu'ils ne voient ni n'entendent réellement, et qu'ensuite ils ne s'aperçoivent pas de l'erreur qui les a abusés, cette préoccupation de leur esprit ou cette extase pourra être comparée à un songe, et ces hommes auront rêvé tout éveillés; ainsi Paulus aurait eu plus tôt fait de dire tout uniment que cette vision n'avait été qu'un rêve de Zacharie. Voilà donc à quoi se réduit, à quoi aboutit en substance toute cette savante explication de Paulus ! »

Comme on le voit, la théologie défend encore ici les phénomènes spirites contre la philosophie et la science qui les méconnaît et les considère comme des hallucinations.

A. Lefraise.

(A continuer.)

EXTRAIT

DU PAGE DU DUC DE SAVOIE

PAR ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

LES MORTS SAVENT TOUT

La lettre de la princesse Marguerite était accompagnée d'une somme de trois cent mille écus. Le maréchal de Bourdillon, qui sans doute agissait selon les ordres secrets qu'il recevait du duc de Guise, refusait de quitter ses garnisons si ses hommes n'étaient pas payés d'un arriéré de solde.

Voyant que les Français n'évacuaient pas le Piémont aussi rapidement qu'ils s'y étaient obligés, le duc avait écrit au roi François II, en chargeant la princesse Marguerite de transmettre sa lettre à son neveu. Le roi François II, soufflé par les Guise, avait répondu que les soldats ne voulaient point quitter le Piémont sans être payés d'une somme de cent mille écus qui leur était due.

— Or, disait la bonne princesse Marguerite, comme il est incontestable que c'est à la France et non pas à nous à payer les soldats français, je vous envoie, mon bien-aimé maître et seigneur, cette somme de cent mille écus, prix de mes joyaux de jeune fille, et qui me venaient en grande partie des dons de mon père François Ier. Et par ainsi, ajoutait-elle, ce sera la France qui paiera et non pas vous.

Les troupes françaises furent soldées, et il ne resta plus de garnison que dans les quatre villes réservées, Turin, Chivas, Chieti et Villeneuve-d'Ast. Puis Emmanuel revint à Nice avec Scianca-Ferro, lequel ne fit qu'y toucher barre, et retourna aussitôt à Paris, prendre son poste près de la princesse Marguerite.

La princesse ne devait venir dans les États du duc que quand toute trace de désordre en serait effacée. Peut-être, un peu ingrat envers elle, par amour pour Leona, le duc ne mettait-il pas à revoir cette excellente princesse tout l'empressement qu'elle méritait.

Le duc n'en procéda pas moins à la complète réorganisation de ses États. Il commença par faire la part de la fidélité, de l'oubli et de l'ingratitude. Un grand nombre de ses sujets s'était jeté dans le parti français; un nombre moindre s'était tenu à l'écart chez eux, demeurant passivement fidèle au duc.

Enfin, un petit nombre était resté constant à sa mauvaise fortune et avait pris une part active à ses intérêts. Il avança ces derniers en charges et en honneurs. Il pardonna aux seconds leur faiblesse, et leur fit bon visage, leur rendant même service quand l'occasion s'en présentait. Quant aux derniers, il ne leur fit ni bien ni mal, mais les laissa éloignés des affaires, disant :

— Je n'ai point de raison de me fier à eux dans ma prospérité, puisqu'ils m'ont abandonné dans ma disgrâce.

Puis il se rappela que les paysans d'Oleggio lui avaient demandé des magistrats qui leur rendissent la justice au lieu de la leur vendre. En conséquence, il mit à la tête de l'ordre judiciaire Thomas de Langusque, comte de Stropianz, magistrat célèbre à la fois par son intégrité et par sa profonde science des lois.

En outre, deux sénats remplacèrent à la fois et les anciens conseils de justice et les parlements établis par l'occupation française. Or, sur le versant occidental des Alpes existait ce proverbe : *Dieu nous préserve de l'équité du parlement!* Et ce proverbe, comme avaient fait Annibal et Charlemagne, et comme devait faire plus tard Napoléon, avait passé des Alpes occidentales aux Alpes orientales.

La paix fut plus longue à rétablir que la justice. Nous avons parlé des deux causes de guerre, guerre territoriale et guerre religieuse, qui existaient au sein même de la Savoie.

Guerre territoriale avec la confédération helvétique qui s'était emparée du pays de Vaud, du comté de Romont, de Gex et du Chablais. Emmanuel-Philibert consentit à céder toute la rive droite du lac Léman aux Bernois, à la condition qu'on lui rendrait le Chablais, le pays de Gex et les bailliages de Termer et de Gaillard. La paix fut arrêtée sur ces bases.

Guerres religieuses avec les réformateurs de Pragelas, de Luzerne et de Saint-Martin. Nous avons dit que l'alliance de ces derniers avec les calvinistes de Genève et avec les luthériens d'Allemagne en avait fait une puissance. Emmanuel-Philibert envoya contre eux le bâtard d'Achaïe.

Celui-ci pénétra dans les vallées avec une armée de quatre ou cinq mille hommes. On pensait que c'était bien assez pour réduire une population inhabile aux armes, et qui n'avait que les instruments avec lesquels elle labourait ses champs. Mais tout devient arme à qui veut véritablement défendre la double liberté du corps et de l'âme.

Les hommes cachèrent les femmes, les vieillards et les enfants dans des cavernes connues d'eux seuls. Dans l'attente d'une invasion, ils avaient reçu de leurs frères de Genève des quantités considérables de poudre. Au-dessus de toutes les routes que devaient suivre les catholiques, on mina les rochers. A peine engagés dans les défilés, les envahisseurs entendaient gronder, au-dessus de leurs têtes, un tonnerre plus terrible que celui du ciel, une foudre qui tombait à

---

jonction avec le corps du Tyrol, pour prendre l'offensive de concert avec lui. Assuré que Radivojevitch demeurerait encore quelques jours, au moins, dans une complète inaction, le vice-roi se détermina à faire reconnaître les troupes d'Hiller, n'ayant aucune idée arrêtée sur les forces dont ce général pouvait disposer.

Il fit sortir la deuxième lieutenance de ses positions et la poussa en avant dans diverses directions, tendant toutes vers le Tyrol. Les Autrichiens furent chassés de leurs premiers postes et les Français rencontrèrent bientôt l'avant-garde ennemie; le général Fenner, qui la commandait, leur opposa une énergique résistance, mais il fut forcé dans ses positions et fit sa retraite en désordre. De son côté, le général Palombini rejetait les ennemis d'Avio et de Campagnola, malgré les efforts qu'ils firent pour s'y maintenir.

Quelques jours avant, Gifflenga, détaché sur Brescia, avait battu un corps d'Autrichiens qui s'avançait sur cette ville; mais ce succès avait été bientôt suivi d'un revers, à la suite duquel il avait dû se replier en arrière de Trente.

Cependant Radivojevitch, ayant passé le torrent de l'Alpon, s'approchait de Caldiero, où le prince Eugène avait laissé des troupes. Celui-ci, alarmé pour leur sûreté, et ayant d'ailleurs atteint son but, les rappela, ainsi que la deuxième lieutenance; mais il eut soin de laisser des troupes pour garder le pont volant de Rivoli et la Chiusa, poste important dont l'occupation par les Français rompait la communication directe de l'aile droite autrichienne avec le centre et l'aile gauche.

Le général Bonnemain avait déjà poussé une reconnaissance sur Caldiero, où les Autrichiens avaient pris position; elle était composée d'infanterie et de cavalerie. La dernière se trouve inopinément en face d'une reconnaissance ennemie, qu'un pli de terrain lui avait caché jusqu'alors; comme elle était beaucoup plus faible, elle ne put soutenir le choc et se replia sur l'infanterie; il y eut encore quelques coups de fusils échangés de part et d'autre, mais l'affaire en demeura là : la reconnaissance française revint dans le poste de Vago. Les troupes qui le gardaient furent attaquées le surlendemain; elles tinrent les ennemis en échec jusqu'à ce que le général Bonnemain leur eût envoyé du renfort; elles refoulèrent alors les Autrichiens sur Caldiero.

Cette dernière position, favorisée par la nature, était occupée par un fort détachement d'ennemis. Eugène se détermina à l'attaquer aussitôt que sa deuxième lieutenance fut rentrée dans ses premières positions. Tout était prêt pour que ce mouvement eût lieu le 14 novembre, mais la pluie l'ajourna forcément au lendemain. Une double ligne de retranchements couvrait Caldiero; la première s'appuyait sur les mamelons de Caldiero et de San-Pietro, séparés par la route, et une partie des Autrichiens se déployait en arrière, sur le revers des hauteurs de Colognola. Le général Jeanin emporta d'emblée les hauteurs de San-Pietro et se hâta de faire un circuit pour atteindre, par derrière, le mamelon de Caldiero et seconder l'attaque du général Deconchy. Le régiment Jellachich, qui défendait ce point, y soutenait vaillamment les efforts du général français ; mais, s'y

chaque éclair; les montagnes tremblaient sous ces détonations; les rochers, arrachés de leurs bases, semblaient d'abord remonter vers les nuages, puis ils retombaient entiers ou en éclats, roulaient aux versants des montagnes en avalanches de granit, et venaient frapper des hommes qui, lorsqu'ils allaient chercher leurs adversaires, ne voyaient que des aigles effrayés qui planaient dans le ciel. Cette guerre dura près d'un an.

Enfin, Vaudois et catholiques, lassés, en vinrent à des paroles de paix ; peut-être aussi Emmanuel-Philibert n'avait-il voulu donner qu'un gage de son désir de terminer l'hérésie aux Guises et à Philippe II.

Le résultat des conférences fut que les Vaudois renverraient leurs barbas les plus turbulents, c'était le nom que les religionnaires des montagnes donnaient à leurs prêtres à cause des longues barbes qu'ils portaient, et que, ceux-ci renvoyés, les habitants auraient le droit d'exercer leur culte aux lieux où de temps immémorial ils l'avaient exercé.

Seulement, comme une population catholique existait aussi dans la vallée, et quoique en nombre inférieur avait droit aussi à la liberté de son culte, on désigna deux villages où la messe serait célébrée.

Les prêtres religionnaires firent leurs adieux à leurs familles, et de peur de soulèvement parmi les populations, si l'on voyait en eux des exilés, partirent sous les costumes de pâtres et de muletiers. Eux partis, Emmanuel-Philibert, aux issues des vallées, fit construire les châteaux forts de la Peyrouse, du Villars et de la Tour. Toutes choses pacifiées dans son duché, il écrivit à la duchesse de venir le rejoindre à Nice. Puis, comme on était au 12 novembre de l'année 1560, il partit pour son château de Verceil.

Le 17 au matin, il était à Oleggio. C'était, depuis son mariage, le second anniversaire de sa visite à Leona. Leona l'attendait, comme la première année, sur le seuil de la petite maison. Il y avait dans ces deux cœurs, dans ce chaste amour, une telle communion de pensées, qu'Emmanuel n'avait pas l'idée de manquer à ce rendez-vous ; que Leona n'avait point l'idée qu'Emmanuel pût y manquer.

Du plus loin qu'il aperçut Leona l'attendant, Emmanuel mit son cheval au galop, heureux de la revoir, tremblant de la revoir plus pâle et plus proche de la tombe que la dernière fois. On eût dit que Leona avait prévu l'impression que son visage pouvait faire sur son amant. Elle l'attendait, le visage couvert d'un voile. Emmanuel frissonna en l'apercevant; elle avait l'air elle-même de cette ombre voilée dont elle lui avait raconté l'apparition à son dernier voyage. Emmanuel leva le voile d'une main tremblante, et deux larmes silencieuses jaillirent de ses yeux. La peau de Leona avait pris la blancheur d'un marbre de Paros. Son regard semblait une flamme prête à s'éteindre; sa voix, un souffle près d'expirer.

Elle faisait évidemment un effort pour vivre. Une légère rougeur passa sur les joues de la jeune femme en revoyant son bien-aimé duc. Son cœur vivait toujours, et chacun de ses battements disait encore : Je t'aime! Une collation attendait Emmanuel; mais Leona n'y prit point part. Elle semblait déjà soustraite aux besoins et aux faiblesses de ce monde. Après le déjeûner, elle prit le bras d'Emmanuel, et tous deux recommencèrent à travers le village la promenade qu'ils avaient faite un an auparavant. Cette fois, on ne voyait plus sur les places ces groupes inquiets s'interrogeant sur les qualités ou les défauts de leur duc. Un an s'était écoulé, et cette année avait réussi à le faire connaître.

A part cette guerre circonscrite dans les trois vallées, et qui n'avait pas eu de retentissement au dehors, la paix avait fait son œuvre maternelle. Les garnisons françaises avaient quitté les villes, qu'elles ruinaient depuis vingt-trois ans. La justice était impartialement rendue aux grands comme aux petits; aussi chacun était-il à son travail : laboureur aux champs, industriel à son atelier. On bénissait le duc, et l'on n'exprimait plus qu'un vœu : c'est que la princesse Marguerite donnât un héritier au trône de Savoie.

A chaque fois que ce vœu était prononcé devant ces deux promeneurs étrangers et inconnus, Emmanuel tressaillait et regardait Leona. Leona souriait et répondait pour le duc :

— Dieu, qui nous a rendu notre souverain bien-aimé, n'abandonnera point la Savoie.

Au bout du village, Leona prit le chemin qu'elle avait suivi l'année précédente, et, au bout d'un quart d'heure de marche, tous deux se trouvèrent en face de la petite chapellè qui s'élevait à la place où le duc avait, un an auparavant, planté une branche de saule, et où l'oiseau inconnu avait chanté son chant merveilleux. C'était une de ces petites chapelles du seizième siècle, si élégantes de construction, si élancées de forme; elle était de ce charmant granit rose que l'on trouve dans les montagnes du Tessin. Dans une niche dorée, une vierge d'argent présentait aux passants son divin fils, qui bénissait, la main droite étendue.

Emmanuel, pieux comme un chevalier du temps des croisades, s'agenouilla et fit sa prière. Pendant le temps qu'elle dura, Leona se tint debout près de lui, la main appuyée sur sa tête; puis, lorsqu'il eut fini :

— Mon bien-aimé duc, dit-elle, vous m'avez promis, vous m'avez juré même, il y a un an, à cette place, si, comme je vous le disais, vous retrouviez à votre retour au château de Verceil Scianca-Ferro porteur d'une lettre de la princesse Marguerite, vous m'avez promis de croire désormais à ce que je vous dirais, si étranges que vous parussent mes paroles, et de croire à mes avis, si obscurs qu'ils fussent. — Oui, je t'ai promis cela, dit le duc; sois tranquille, je m'en souviens. — Scianca-Ferro était-il à Verceil? — Il y était. — Y était-il arrivé à l'heure que j'avais dite? — A trois heures sonnant, il était entré dans la cour. — Était-il porteur d'une lettre de la princesse Marguerite? — Cette lettre est la première chose qu'il m'a donnée en me voyant. — Tu es donc prêt à suivre mes conseils sans les discuter? — Je crois, ma Leona, quand tu me parles, que c'est cette vierge elle-même, dont je viens d'adorer l'image, qui me parle par ta bouche. — Eh bien! écoute donc... J'ai revu ma mère.

Philibert tressaillit, comme il avait fait la première fois, lorsque, un an auparavant, Leona avait prononcé les mêmes paroles.

— Et quand cela? demanda-t-il. — La nuit dernière. — Et... que t'a-t-elle dit? demanda le duc, se reprenant malgré lui à douter.

Leona sourit.

— Allons, dit-elle, voilà encore que tu doutes. — Non, dit le duc. — Cette fois donc, je commencerai par la preuve.

Emmanuel écouta.

— Avant de partir pour Verceil, tu as écrit à la princesse Marguerite de venir te rejoindre. — C'est vrai, répondit Emmanuel en regardant Leona d'un œil étonné. — Tu lui disais, dans ta lettre, que tu l'attendais à Nice, où elle viendrait par mer de Marseille. — Tu sais cela? demanda le duc. — Tu ajoutais que, de Nice, tu la conduirais à Turin, en suivant le littoral de la mer par San-Remo et Albenga. — Mon Dieu! murmura Emmanuel. — Puis que de là, par la belle vallée de la Bormida, par Cherasco et Asti, tu la conduirais à Turin. — C'est vrai, Leona ; mais personne que moi ne connaît le contenu de cette lettre ; elle est partie pour Paris par un courrier dont je suis sûr.

Leona sourit.

— Ne t'ai-je point dit que, cette nuit, j'avais revu ma mère? — Eh bien! — Les morts savent tout, Emmanuel.

Le duc, en proie à une terreur involontaire, passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Il faut te croire, murmura-t-il... Après? — Eh bien! mon cher duc, voici ce que m'a dit ma mère :

« Tu verras demain le duc, tu lui diras de partir pendant la nuit, avec la duchesse Marguerite, par Tenda et Cuneo, et de faire suivre la route de la mer

---

trouvant pris entre deux feux, il évacua ses retranchements, dans lesquels les Français entraient déjà. Ceux-ci se portèrent aussitôt en avant et s'arrêtèrent devant la seconde ligne de retranchements : ils y braquèrent leurs bouches à feu, ayant soin d'en diriger la plus forte partie sur Colognola; les ennemis ne tardèrent pas à s'en retirer; ils furent pourchassés de position en position jusqu'aux hauteurs de Soave et de Monteforte. La brigade Eckhardt fut rejetée en désordre sur la rive gauche de l'Alpon; elle ne put se rallier que sous les canons du général Stutterheim, et la brigade Bonnemain, qui était sur ses talons, démonta plusieurs pièces au général autrichien et lui mit nombre d'hommes hors de combat. Bonnemain courut quelque danger lorsque la brigade autrichienne qui venait d'évacuer Colognola tira sur lui, des hauteurs de Soave; pour se protéger de ce côté, il fit établir une batterie de six pièces, qui hâta la retraite de cette brigade, déjà pressée par la division Quesnel. Après avoir détruit tous les ouvrages des positions conquises, les Français revinrent sous les murs de Vérone.

Le lendemain, Caldiero et le reste furent réoccupés par les Autrichiens, et le poste français de Vago ayant été pris, ils y placèrent un détachement des leurs.

Le 19 au matin, les forces autrichiennes débordèrent de leurs positions et s'avancèrent sur Montorio et Saint-Martin. Eugène avait mis son avant-garde sur ce dernier point, bien que la stratégie voulût qu'elle fût placée à Saint-Michel; mais il avait son but en agissant ainsi : il importait, pour l'armée d'Italie, qu'une attaque à l'une de ses extrémités ne la forçât pas à sortir des positions avantageuses qu'elle occupait, sa faiblesse l'exposant, dans ce cas, à des revers qui lui eussent été fatals. En postant des troupes à Saint-Martin, et découvrant ainsi Caldiero, Eugène obligeait Hiller à l'en chasser et comptait, en se repliant sur Saint-Michel, la position de Saint-Martin n'étant pas tenable, l'entraîner à sa suite sur le front de l'armée.

Effectivement, les Autrichiens marchèrent sur Saint-Martin, comme je l'ai déjà dit, et détachèrent le général Vecsey sur Montorio; les hauteurs de ce nom dominant la position de S[t]-Martin, la perte des premières entraînait l'évacuation de la dernière : le général Hiller, se réglant sur ce raisonnement, ralentit sa marche lorsqu'il eut enlevé les premiers postes français, de manière à donner à Vecsey le temps d'emporter Montorio. Le général autrichien y éprouvait une vive résistance; ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à s'en rendre maître. Le vice-roi, alors, retira ses troupes dans Saint-Michel, et les Autrichiens, en s'établissant dans Montorio et Saint-Martin, s'apprêtèrent à se porter sur cette position. La première colonne qu'ils détachèrent fut rejetée sur eux; mais Hiller ayant dirigé des troupes sur l'église de Madona di Campagna qui couvrait Saint-Michel, du côté de Saint-Martin, un combat acharné s'y engagea; l'église fut prise et perdue alternativement par les Autrichiens et les Français. Deux bataillons de réserve étant venus appuyer les derniers, ils repoussèrent définitivement leurs adversaires, lesquels perdirent 14,000 hommes, dont 200 prisonniers.

(A continuer).

à une litière vide, escortée de Scianca-Ferro et de cent hommes bien armés. »

Emmanuel regarda Leona d'un œil interrogateur.

— Il y va du salut de la Savoie, continua Leona. Voilà ce que m'a dit ma mère, Emmanuel, et voilà ce que je te dis, moi. Tu as promis, tu as fait plus que de promettre, tu as juré de suivre mes avis, mon duc : jure-moi donc que tu passeras avec la duchesse par Tenda et Cuneo, tandis que Scianca-Ferro, avec une litière vide et cent hommes bien armés, suivra le littoral de la mer.

Emmanuel eut un moment d'hésitation ; sa raison comme homme, son orgueil comme soldat, combattaient la promesse faite, la parole donnée.

— Emmanuel, murmura Leona en secouant mélancoliquement la tête, qui sait? c'est peut-être la dernière chose que je te demande !

Emmanuel étendit la main vers la chapelle et jura.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

CHRÉTIEN DE CŒUR

Pour beaucoup d'esprits humains, le souvenir constant que nous rappelons des préceptes du Christ peut paraître et paraît un non-sens.

Comment, disent ceux qui ne furent pas élevés dans cette loi d'amour qu'il a prêchée, comment pouvons-nous marcher dans votre voie? Nos croyances ne sont pas les mêmes ; nos aspirations sont opposées, et celui que vous regardez comme un envoyé béni du Seigneur n'est à nos yeux qu'un imposteur, ou tout au plus un homme doué de bonnes intentions.

Tel est le langage, ou plutôt la pensée de tous ceux qui ne sont pas nés chrétiens, et le nombre dépasse de beaucoup ceux sur le front desquels l'eau du baptême a coulé. Mais nous leur répondrons : étudiez la morale de Jésus ; lisez ses livres sans idée préconçue, avec le seul désir de suivre une route qui vous conduise au bien **SUREMENT ET PROMPTEMENT**, et dites-nous, dans la sincérité de votre cœur si cette morale des Évangiles n'est pas la plus douce, la plus pure? Dites-nous si, dans aucune autre doctrine, vous trouvez autant d'éléments de perfection?

Venez donc à nous de tous les points du globe ; que vous soyez chrétiens, musulmans, juifs, hindoux ou idolâtres, venez à nous, car nous vous prêchons la loi d'amour et de charité. Venez à nous, et si vous observez nos instructions par la pratique, et non la théorie, vous serez chrétiens de cœur, sinon par le baptême.

Aujourd'hui, mes fils, vous ne devez plus vous attacher aux actes extérieurs de la religion, bien que chacun de nous doive observer la sienne ; mais vous devez penser que tout acte extérieur n'est qu'un frein imposé à la matière, et que plus vous vous dématérialiserez, moins vous aurez besoin de frein.

Suivez donc nos conseils, ils vous mènent au bien. Mais suivez-les! Ne vous bornez pas à les enregistrer sur vos tablettes pour les enfouir au fond de vos tiroirs. Que ce soit dans vos cœurs que notre morale pénètre, et que de là elle se répande sur tous vos actes. Qu'elle jaillisse, fontaine abondante, et se divise en milliers de canaux qui puissent porter la vie et la fertilité sur toutes les rives desséchées. Que les bons fruits qui germent dans vos cœurs fassent épanouir au dehors les fleurs de la charité, cette fleur vivace que vous cultivez, et que le Seigneur cueille de sa propre main.

Vous en êtes dépositaires, jetez-en la semence ; qu'elle se répande autour de vous, et quand le jour de la moisson sera levé, vous pourrez, dès l'aurore, vous tresser une couronne de ces fleurs bénies et vous présenter dans la salle du festin, le front ceint des fleurs les plus pures que l'homme puisse cueillir.

JOSEPH.

Bordeaux. — *Médium : Mme Collignon.*

LA VÉRITÉ

Semblable à votre corps, votre âme a besoin d'un aliment qui la soutienne, la fortifie, la développe ; et, de même qu'une nourriture grossière et malsaine surcharge et fatigue l'estomac sans profit pour l'organisme, de même aussi l'erreur n'a d'autre résultat que de faire dévier de leur direction naturelle les facultés de votre âme. A l'une comme à l'autre, il faut une nourriture saine, et cette nourriture, l'âme ne la trouve que dans la Vérité. C'est donc à tort que, sous le prétexte que certaines croyances incomplètes suffisent aux ignorants, on leur refuse une lumière plus pure et plus éclatante. C'est encore à tort que, parce qu'une doctrine combat quelques erreurs consacrées plutôt par le temps que par la raison, on cherche à en arrêter la marche et le développement ; car, la Vérité étant éternelle comme la source d'où elle jaillit, il faut que tôt ou tard nos yeux en soient frappés, et toute entrave, toute halte dans le chemin qui y conduit, est une infraction criminelle aux lois divines de progression.

Mais d'où vient que nous soyons si ennemis de la Vérité? d'où vient que nous fuyons si souvent devant elle? C'est que la connaissance d'une chose entraîne à sa suite la nécessité ou d'une abstention ou d'une action de notre part. Or, nous sommes portés à la cupidité, à l'orgueil, à la sensualité, ne nous faudrait-il point mettre un frein à ces penchants? Nous sommes enclins à la mollesse et à l'oisiveté, ne nous faudrait-il point nous violenter? Nous aimons la richesse, ne nous faudrait-il point la partager avec nos frères? La Vérité nous demande ces sacrifices ; de là notre répugnance à la connaître.

Il n'importe, messieurs, vous ne pouvez vous y soustraire. Si vous lui opposez des barrières, elle les franchira. Heureux serez-vous ensuite de lui accorder l'hospitalité ; car, vous avez soif de bonheur, et le bonheur n'est que le but dont la Vérité est le moyen. N'éloignez donc pas de vous ce moyen.

La fleur ouvre son calice à la rosée du matin, parce qu'elle y puise la vie ; ouvrez votre âme à la Vérité, vous y puiserez aussi la vie.

JACQUES.

(Médium : M. Édouard.)

Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).

SOUVENIR

Aux étreintes du vent les arbres se tordaient ;
Sur leurs lits de rochers les torrents mugissaient ;
Ils rejetaient au loin leurs vagues blanchissantes
Qui venaient se briser en perles éclatantes
Sur le rocher aigu, sur le gazon des prés,
Et par moments sur nous de leurs flancs déchirés
Les nuages versaient l'orageuse tempête.
Au milieu de ce deuil, mon âme était en fête ;
Tout souriait en elle et le plus beau soleil
Pour moi n'aura jamais de rayon plus vermeil.

Petite fleur des champs, sois de cette journée,
Sois le doux souvenir. Ta corolle fanée
Maintenant a perdu sa beauté, sa fraîcheur ;
Mais tu seras toujours suave pour mon cœur.
Dis-moi, n'était-ce pas ta voix mystérieuse
Qui ce jour-là chantait dans mon âme rêveuse,
Parmi la grande voix des vents et des échos,
Les clameurs des forêts, la révolte des flots?
Oh! chante, chante encor, petite fleur chérie,
Le doux nom de l'ami qui pour moi t'a cueillie.

Esprit : S. L.

(**Bordeaux.** — *Médium : Mme J. L....*, médium inconscient et illettré.)

Après une longue tartine sur l'*Iniquité et les Fléaux du Spiritisme,* signée F. Fumeaux, S. J. *(Societatis Jesu),* professeur au Grand-Séminaire de Montauban, on lit dans la *Semaine catholique des Diocèses de Montauban et de Cahors,* la nouvelle suivante :

« Il s'est formé, à Turin, une secte *spirite* ayant sa revue, ses médiums, et se réunissant régulièrement pour l'évocation des Esprits.

« A la dernière séance, raconte l'*Unita cattolica,* on a évoqué le fameux Cagliostro. Un des initiés a posé à l'Esprit, parlant par la bouche du médium, une foule de questions sur la nature de l'âme. On lira la réponse dans le prochain numéro de la revue de la secte.

« L'initié n'était autre que M. l'abbé Passaglia. »

Les diatribes qui remplissent les colonnes de ces journaux, dits religieux, prouvent assez combien la secte *ultramontaine* est inquiétée par les progrès de la philosophie nouvelle, à laquelle ils donnent la dénomination de *secte spirite*.

On lit dans la *Gironde* l'article suivant, emprunté à un autre journal de Bordeaux :

« La Société de secours mutuels des marins du littoral du bassin d'Arcachon, présidée par M. le commissaire de l'inscription maritime de La Teste, se rend tous les ans en pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame.

« Le 27 mars, la Société, au nombre de 600 personnes, s'était réunie au débarcadère d'Eyrac et se dirigeait vers la chapelle où devait se dire, sur la promesse de M. le curé d'Arcachon, une messe spéciale à l'intention de cette Œuvre. L'église devait être entièrement évacuée à neuf heures du matin, afin de pouvoir contenir cette nombreuse assistance.

« Lorsque la foule arriva à la porte de l'église, M. le curé lui en interdit l'entrée tout d'abord. Néanmoins, après un quart d'heure de pourparlers, la Société put entrer dans l'enceinte de l'église et prendre place dans la chapelle.

« Mais à peine ces braves gens furent-ils installés, que M. le curé revint à la charge et prononça quelques paroles devant lesquelles l'assistance entière crut devoir se retirer sans entendre la messe.

« Le correspondant qui nous communique ces détails nous dit que cet incident a produit dans le pays une vive émotion. »

AVIS

Tout nouveau souscripteur au journal LE SAUVEUR DES PEUPLES, *prenant son abonnement à partir du 1er février dernier, a droit, en ajoutant* cinq francs *au prix de l'abonnement de l'année courante, à la collection complète, avec couverture imprimée, des numéros du journal parus pendant la première année.*

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.